

Romain Garnier¹

Nouveaux regards sur la bipartition animé / non animé en indo-européen : le féminin comme troisième genre

Résumé. — Cette étude contribue de manière critique à l'histoire des langues indo-européennes en récusant des révisions idéologiques récentes. Elle éclaire la formation du genre grammatical dit aujourd'hui « féminin ».

Elle est issue du numéro de lancement de la revue *Observables* (1, 2021), avec l'aimable accord de sa rédaction.

Mots clés. — Genre, féminin, indo-européen, proto-anatolien, grammaire, animé.

Dans cette contribution, on se propose de revenir sur le système faisant s'opposer un animé « commun » à un neutre inanimé en proto-anatolien comme en indo-européen indivis. L'examen des faits laisse entrevoir que ce qui s'est imposé et même grammaticalisé comme « féminin » dans les langues classiques n'enfermait pas en son principe la notion de féminité. C'est presque par accident que le morphème **-eh₂* ou son parèdre **-ih₂* en sont venus à désigner le versant féminin « naturel » d'un lexème, lequel était – le plus souvent – épïcène. D'autres stratégies concurrentes ont existé : ainsi l'emploi d'adjectifs contrastifs ou bien le supplétisme lexical. Il faut surtout en finir avec la doctrine étroite voulant que tout ce qui est devenu féminin se laisse imperturbablement ramener à d'anciennes formes de collectif : plusieurs autres notions – notamment spatiales – ont convergé vers l'expression du féminin (ainsi apudessif ou allatif²). Autre fait notable, le féminin se forme parfois sur l'abstrait du lexème de base ou bien sur son adjectif dérivé : il en ressort que le féminin est fondamentalement une forme marquée. Le témoignage des langues anatoliennes est ici fort précieux, qui conservent des traces nettes d'opposition entre animé en **-o-* vs. animé en **-eh₂* n'exprimant pas le genre, mais une autre relation sémantique (la caractérisation d'un adjectif non marqué comme agentif « consuetudinal »). Ces quelques observations liminaires ne sauraient épuiser le sujet, pas plus qu'on ne prétend ici résoudre l'origine ultime – je n'ose écrire *philosophique* – du féminin *morphologique* dans les langues classiques : si cette modeste étude devait jeter quelque clarté sur la somme des causes et des effets qui ont concouru à son édification, elle n'a d'autre

¹ Maître de conférences à l'Université de Limoges, Membre honoraire de l'IUF, Membre de la Société de Linguistique de Paris, Prix Émile Benveniste 2010, fondateur de la revue *Wékepos*.

² L'apudessif est un cas exprimant une relation spatiale de proximité (fr. *auprès de*), l'allatif désigne un autre type de relation spatiale : le lieu vers lequel tend l'action (mouvement en direction de, sans entrer dans le lieu).

dessein que de fournir à la réflexion ultérieure les maigres aliments que la science peut nous offrir³...

1. Un monde bipartite : le neutre et l'animé (*genus commune* [c.])

À l'exception de couples *lexicaux* comme le nom de l'homme (PIE **wih_x-ró-*) et de la femme (PIE **g^wén-h₂-*), il faut se figurer l'univers lexical et mental proto-indo-européen comme un monde fondamentalement épïcène, où PIE **b₁éĥ-wo-*[c.] se prêtait aussi bien à la désignation du « cheval » qu'à celle de la « jument », comme c'est encore le cas en grec, qui distingue ὄ ἵππος « le cheval » et ἡ ἵππος « la jument », au contraire du latin, qui a ici recours à un marqueur morphologique net (ainsi lat. *equus* [m.] « cheval » vs. *equa* [f.] « jument »). Notons que le dérivé en *-ā répondant morphologiquement au type de lat. *equa* « jument » (< it. com. **ekwā*) est un collectif féminin ἵππη « cavalerie » formé à l'aide du suffixe gr. -η /æ:/ (< gr. com. *-ā)⁴.

Chez Homère, où l'article n'existe pas encore, on utilise volontiers une épithète servant à préciser le genre naturel : ainsi hom. ἄρσενες ἵπποι [nom. pl.] (Ψ 377, v 81) « des chevaux mâles » vs. θήλας ἵππους ([acc. pl.] E 269) « des chevaux femelles », avec accord au masculin ! L'accord au féminin est attesté : σῦες ... θήλειαι (ξ 15-16) [nom. pl.] « des porcins femelles, des truies ».

Cet usage n'est pas une innovation du grec : on en relève des traces en latin ainsi qu'en indo-iranien : soit le type PIE **g^wóm-* [c.] « bovin » [mâle ou femelle], reflété par lat. *bōs* [m. / f.] « bœuf » et « vache » (on précise alors par *bōs femina* « bovin femelle / qui donne du lait »). La racine sous-jacente de l'épithète est PIE **d^heb₁-* « allaiter » et « téter », source d'un dérivé primaire **d^heb₁-lu-* [adj.] « donnant du lait, femelle » (cf. gr. θήλυς [adj.] « femelle »). Le lat. *femina* [adj.] « femelle » est en propre un dérivé thématique possessif de date latine à analyser comme **fēmin-a* [adj.] « pourvue d'allaitement » (lat. **fēmen, -in-is* [nt.] « allaitement »), formé sur l'avatar latin de la racine **d^heb₁-* « allaiter » et « téter » (cf. lat. *fēlāre** (CIL 4, 2268) plus ancien que *fēllāre* « sucer, téter »)⁵. Ce type de dérivation secondaire est attesté dans le lat. *columna* [f.] « colonne » qu'il est loisible de segmenter en **column-a* « celle qui possède la hauteur » (lat. **columen*, gén. sg. **columin-is*, régulièrement syncopé en *culmin-is*, sur qui l'on a refait le nom. / acc. sg. *culmen* [nt.] « faîte, sommet »).

³ Symboles et abréviations : C = toute consonne, R = toute sonante, HK = hystérokinétique (flexion de type nom. **CC-é(y)*, acc. **CC-éy-m*, gén. **CC-y-ás*), PK : protérokinétique (flexion **CéC-i-*, **CC-éy-i*). CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum, KBo = Keilschrifttexte aus Boghazköi, KUB = Keilschrifturkunden aus Boghazköi, RV = Saṃhitā du Rgveda. Langues : PA = proto-anatolien, PIE = proto-indo-européen, Post-IE = post-indo-européen (IE post-scission anatolienne), arm. = arménien, av. = avestique, celt. com. = celtique commun, dor. = dorien, gaul. = gaulois, germ. com. = germanique commun, gr. = grec, gr. com. = grec commun, hitt. = hittite, hom. = homérique, ion.-att. = ionien-attique, i.-ir. = indo-iranien, it. com. = italique commun, lat. = latin, lit. = lituanien, louv. = louvite, louv. cun. = louvite cunéiforme, louv. hiér. = louvite hiéroglyphique, lyd. = lydien, proto-lyd. = proto-lydien, sl. com. = slave commun, tokh. = tokharien (dialecte A ou B), véd. = védique, v.h.a. = vieux haut allemand, v.-irl. = vieil-irlandais, v.-isl. = vieil-islandais, v.-lit. = vieux-lituanien, v.-sl. = vieux-slave.

⁴ En regard du binôme lat. *deus* [m.] « dieu » : *dea* [f.] « déesse », le grec (attique) fait s'opposer ὁ θεός « le dieu » à ἡ θεός « la déesse » (ces deux séries de vocables ne sont point apparentées les unes aux autres).

⁵ En propre, dénominateur d'un substantif **fēla* [f.] « mamelle » (< PIE **d^heb₁-léh₂*) qui serait le strict cognat du gr. θηλή [f.] « mamelon, extrémité du sein d'une femme », d'où procède un dénominateur θηλάζω « donner le sein à un enfant » (noter le composé εὔθηλος [adj.] « au sein gonflé »).

Un *tertium comparationis* est fourni par le véd. *gó-dhenú-* « bovin femelle » (RV), attesté au nom. sg. *gaiúr dhenúḥ* et au nom. pl. *gvo dhenávah* (RV), et d'où procède le skr. class. *dhenu-* [f.] « vache », avec l'écrasement du *nomen proprium* par lui-même base dérivationnelle d'un thème en **-ú-* de type PIE **d^heb₁-(m)n-ú-* [adj.] « qui possède l'allaitement, femelle », qui se prolonge dans l'indo-aryen **dhayin-ú-* régulièrement contracté en véd. *dhenu-*. Précisons que ce type (rare) ne possède aucune marque de féminin en tant que tel : à preuve le véd. *bbānú-* [m.] « clarté, éclat, rayon de soleil », qui reflète PIE **b^heb₂-(m)n-ú-* [adj.] « qui possède la splendeur », formé sur un neutre **b^heb₂-mṇ* « splendeur, éclat », par substantivisation cyclique (« éclat » [nt.] → « pourvu d'éclat » [adj.] → « celui pourvu d'éclat »)⁶.

Il y a quelque apparence pour que cet usage de l'épithète pour spécifier le genre naturel d'un animal remonte à la langue des éleveurs : il faut songer qu'elle s'inscrit dans une panchronie sans cesse renouvelée. À preuve le skr. class. *go-vṛṣa-* [m.] « taureau » (litt. « bovin mâle »), qui n'apparaît pas avant le *Mānavadharmasātra*, car en védique, c'est plutôt l'animal femelle dont le genre est spécifié. Ce terme signifiant *mâle* (véd. *vṛṣán-*, av. *arṣan-*, gr. ἄρσην, ἔρσην) se prêtait néanmoins à une distinction fort commode d'avec l'animal femelle, exprimé par la racine PIE **d^heb₁-* (cf. véd. *dhenú-*, av. *daēnu-*, gr. θῆλυς et lat. *fēmina* « qui donne du lait »). La langue d'Homère fait parfois usage du terme pour mâle quand les deux genres naturels sont associés, souvent en contexte de sacrifice : βοῦς ἄρσην* « bovin mâle », βοῦν ἄρσενα [acc. sg.] (H 314-315, τ 120), βόας ἄρσενας [acc. pl.] (Y 495). Sur PIE **h₂ów-i-* [c.] « ovin » [épécène] (« brebis » et « mouton »), on fait s'opposer ἄρσενος οἶός [gén. sg.] (M 451) « un mouton », ἄρσενες οἶες [nom. pl.] (t 425) « des moutons » (litt. « des ovins mâles ») à οἷς θῆλυς* « une brebis » (litt. « un ovin femelle »), parfois accordé au féminin (hom. οἷς θῆλυς*), notamment dans des tours où mâles et femelles sont associés, comme οἷν ἀρνειὸν ῥέζειν θῆλύν τε μέλαιναν (κ 527) « sacrifier un mouton et une brebis noire », ἀρνειὸν...οἷν θῆλύν τε μέλαιναν (κ 572) « sacrifier un mouton et une brebis noire ». L'accord au féminin de l'adjectif θῆλυς ne s'observe guère que dans la langue – plus récente – de l'*Odyssée* : ἄρσενα μῆλα· θῆλυιαι δέ (t 438-439) « un mouton [acc. sg.] et des brebis [nom. pl.] », σῦες...θῆλυιαι τοκάδες τοῖ δ' ἄρσενες (ξ 15-16) « des truies (*« des porcins femelles ») qui ont mis bas et des mâles » [nom. pl.].

Ce vocable *dhenú-* remonte à une forme élargie de la même racine **d^heb₁-* « téter, allaiter », soit un ancien présent athématique **d^heb₁-i-*, **d^hb₁-i-énti*, dont le dérivé en **-tó-* était PIE **d^hib₁-tó-* (véd. *dhī-tá-* « sucé »), régulièrement issu de **d^hb₁-i-tó-* avec métathèse de la laryngale. Sur ce nouveau thème **d^hib₁-*, où le suffixe de présent avait été incorporé à la racine, on a formé un thème plein analogique **d^heb₁-* (cf. hitt. *tēdan* [nt.] « sein, mamelle » < PIE **d^heb₁-to-*), source d'un neutre PIE **d^heb₁-m* « allaitement ».

L'anatolien n'est pas en reste, qui recèle toute une phraséologie du mâle et de la femelle remontant à la grande racine PIE **h₁erǵ^h-* « monter, saillir » (hitt. *√ark-* « monter ») qui relève de la langue technique des éleveurs. Elle fournit la désignation du *testicule* (PIE **h₁órǵ^h-i-* [c.], reflété par le gr. ὄρχις [m.]). Le louvite cunéiforme possède un adjectif « contrastif » *ārrazza-* [adj.] « male » (KUB 35.43 II 10) [-p]a zāš paraddu ārrazza<š> hāwīš []x-antan witattan « Let this male sheep carry off [from him] the [] w ! » (Melchert 2016 : 204). Selon Oettinger (2016 : 233), il faut ici poser PA

⁶ Noter un possible troisième candidat : PIE **sub₃-n-ú-* [c.] « fils » (cf. véd. *sūnú-* [m.] « fils »), qu'il n'est pas exclu de pouvoir faire sortir d'un plus ancien **sub₃-(m)n-ú-* « celui de la portée » fondé sur un neutre **sub₃-men-* [PK] « enfantement » (Pinault 2017 : 92).

**órǵ-i-* [c.] « testicule » (hitt. *arki-*), qui aboutit fort régulièrement à louv. cun. **ārri-*, **ārray-*, dont le thème d'oblique **ārray-* fournit la base d'un dérivé secondaire louv. **arra(y)-aṣṣa-* « mâle » (litt. *« possédant des testicules »), avec le suffixe louv. *-aṣṣa* (sans ladite « mutation en *-i-* ») qui remonte à PA **-Vṛyā-* < PIE **-Vtyeb₂*) selon Sasseville (2014 : 109), forme plus caractérisante que le type non marqué PA **-Vṛyo-* (< PIE **-Vto-*) qui se cantonne à l'expression d'adjectifs contrastifs à polarité spatiale. Ce type louv. cun. *-aṣṣa-* n'est point séparable des noms d'agents lyciens en *-aṣa-* de type *kumaza-* [c.] « prêtre » ou bien *maraza-* [c.] « juge » (*ibid.* : 107).

Fait notable, le hittite emploie ici la racine verbale *√ark-* « monter » (une femelle), dans des tours comme hitt. *ḫāviš natta=arkant-** « ovin non-monté » (soit « brebis vierge »), ainsi GUD.MAḪ *šuppiš[tuwaran] natta=arkanta[n I UDU šuppištuwaran natta=arkan[tan] dāi* (KBo II 12 II 11-14, I) « il prend une génisse rituellement pure, non-montée ; il prend une brebis rituellement pure, non-montée ». Par l'indifférence à la diathèse, le participe présent *arkant-* peut revêtir le sens actif, désignant alors le mâle : GUD.MAḪ *šuppiš[tuwaran] natta=arkan[tan* « un taureau rituellement pur, qui n'a jamais monté de vache » (KBo II 12 II 11-12). Le participe présent hitt. *arkant-* « monté » et « montée » doit cette labilité au fait que l'étymon sous-jacent (PIE **b₁rǵʰ-ént-*) n'était pas un participe présent *stricto sensu*, mais un dérivé caractérisant **b₁rǵʰ-én-t-* « qui est dans la saillie » (lequel pouvait se dire du mâle comme de la femelle), formé sur le thème de locatif / oblique PIE **b₁rǵʰ-én-* d'un ancien nom d'action animé **b₁rǵʰ-ón-* [c.] « monte, saillie » – dont j'ai proposé (Garnier 2017) qu'il se trouve, en second membre de composé, dans l'étymon PIE **b₁wí-b₁rǵʰ-ōʷ-* « non-montée » (litt. : *« à l'écart de la saillie »), lequel pourrait conférer au lat. *uirgō* [f. et adj.] « vierge » un pedigree indo-européen.

Précisons que l'usage des épithètes n'intéresse pas nécessairement à l'expression du genre : à preuve le lit. *arklys* m. « cheval (de labour) » qui est un dérivé en *-lys* (< PIE **-iyō-*) du nom (hérité) de la « charrue » (lit. *árklas* [m.] < PIE **b₂érh₃-tlo-m* [nt.] « araire »). Noter lit. *ežilas* [m.] « étalon », qui reflète PIE **b₁orǵʰ-i-ló-* (formé sur PIE **b₁orǵʰ-i-* [c.] « testicule ») et enfin lit. *žirgas* [m.] « coursier », formé sur le verbe lit. *žėřgti* « écarter les jambes, faire de grandes enjambées ». Le v.-lit. *ašva* [f.] « jument » (parallèle au lat. *equa* « id. ») permet de supposer que le lituanien avait jadis un vocable **ašvas* [m.] « cheval » (< PIE **b₁ék-mo-*), dont il a précisé les diverses fonctions au moyen d'épithètes qui ont écrasé le *nomen proprium*.

2. Au commencement étaient le ciel et la terre

Selon la doctrine de Meillet (1931 : 6), le Ciel-Diurne (PIE **dyén-*) était métaphoriquement perçu comme un masculin animé, car fécondant la Terre (PIE **dʰǵʰ-óm-*), arrosée de ses pluies, engendrant la végétation et le monde vivant : cette entité était – par contraste – perçue comme féminine dans la représentation des locuteurs : toujours selon Meillet (1931 : 13 et 23), il y a eu transfert du genre naturel au genre grammatical, par adjonction de suffixes dits « féminins » (cf. lit. *žėmė* [f.] < Post-IE **dʰǵʰ-em-iyá* et v.-sl. *zemlja* [f.] < Post-IE **dʰǵʰ-em-yá*). Tout au contraire, Pinault (2011 : 165) estime que ces suffixes secondaires – grammaticalisés comme féminins dans les langues postérieures à la scission anatolienne – n'enfermaient point la notion de féminin *per se*. Il propose (Pinault 2011 : 159) qu'on doive plutôt partir d'un cas récessif et « fossile »⁷ : le morphème directif

⁷ Ce cas ne survit guère qu'en anatolien, où il est déjà moribond : ailleurs, il n'existe plus que comme suffixe adverbial (cf. lat. *infra* [adv.] « *vers le bas, en bas, en-dessous » et *supra* [adv.] « *vers le haut, au-dessus »).

ou allatif **-eb₂* qui s'adjoignait au degré zéro du paradigme amphikinétique du nom de la « terre » (PIE nom. **d^héǵ^h-om-*, acc. **d^hǵ^h-óm-m*, loc. **d^hǵ^h-ém-*), soit PIE **d^hǵ^h-m-éb₂* [allatif / directif] « vers la terre », reflété par le lit. *žmogùs* [m.] « homme » (< PIE **d^hǵ^h-m-eb₂-gb₂-ú-*), composé de rection verbale (« qui marche sur la terre »), et par le gr. *χαμῶι* [adv.] « à terre », qui doit refléter un étymon PIE **d^hǵ^h-m-éb₂-i* [locatif « résultatif »] « à terre » (*à la suite d'un mouvement*). C'est donc le genre intrinsèque du lexème de base qui a conduit à la réanalyse de cet allatif (cas fossile et moribond dès la période commune) comme un suffixe de féminin, d'autant qu'il s'est vu étoffé au moyen du directif en **-m*, produisant une sorte d'accusatif directionnel « féminin » en **-ā-m* (< PIE **-eb₂-m.V*) dans les langues classiques : c'est ainsi qu'on doit expliquer – toujours selon Pinault (2011 : 168, n. 73) – le type de l'hom. *ἄντην* [adv.] « en face » (sur un ancien nom-racine PIE **b₂ént-* [c.] « face ») et celui du lat. *cōram* [adv.] « en face, devant, en présence de » (comme préposition, gouverne l'ablatif : ainsi lat. *cōram aliquō* « en présence de quelqu'un »), lequel reflète it. com. **keo-ǵs-ām* [adv.] « en face » (cf. lat. *ōs, ōr-is* [nt.] « bouche, face, visage »)⁸.

L'anatolien conserve bien l'état antérieur des choses : il n'y a pas eu de réinterprétation en « féminin » du vieux morphème d'allatif / directif PA **-ā* (< PIE **-eb₂*). On en trouve un exemple dans le louv. hiér. /tarba/ « en se tournant vers, contre » (avec hostilité). Il gouverne le datif : *wa/i-tu za-zi deus-ni-zi tara/i-pa* | crus (X.20 Kululu 5, l. 17). La phrase se vocalise **/wa=du t^santsi masanint^si tarba *tandu (?)/* « on him may these gods stand *tarpa* » (Hawkins 2000 : 486). Il s'agit d'un contexte ominieux (« puissent ces dieux-ci se tenir *contre* lui ! »). Mécaniquement, la forme remonte à PA **tōrb-ā*. Selon moi, il existe une forme apparentée en lydien : *f=ēlla=k=in tamv trfāv* « J'ai restauré l'ancienne (inscription) en face (de la nouvelle) » (LW 10, 6)⁹. On peut poser un nom-racine PIE **tróp-*, **trp-* [c.] « action de se tourner vers », PA **tróp-*, **tīrb-* réaligné en PA **tōrb-*, **tīrb-*, source de formations d'allatif parallèles : PA **tōrb-ā* et **tīrb-á* (d'où proto-lyd. **tirfa* « en face, en regard » étoffé par **ēv* et aboutissant à *trfāv*, du type de *asfāv* [adv.] (LW 22, 13) « en bonne foi » (traduction selon Yakubovich 2017 : 281).

3. La louve, la rage et l'appartenance : entre génitif et féminin

Il existe un morphème d'appartenance PIE **-ib₂* non alternant, reflété par le type de véd. *vṛkī-* [f.] « louve » (nom. sg. *vṛkīh*, acc. sg. *vṛkīyam*, gén. sg. *vṛkīyah*), qui n'est pas polarisé au féminin : à preuve le véd. *rathī-* [m.] « aurige, cocher » (angl. *charioteer*), qui se décline de même (nom. sg. *rathīh*, acc. sg. *rathīyam*, gén. sg. *rathīyah*). Le timbre de la laryngale fait l'objet de débats : Pinault (2014 : 275-278) reconstruit **-ib₂*, Widmer (2005) et Kimball (2016 : 167-168) admettent un ancien instrumental « associatif / comitatif » en **-b₁* sur thème d'abstrait en **-i-*, tandis que Melchert

⁸ Il est peut-être possible d'identifier un autre de ces adverbes allatifs en grec : c'est le type de post-hom. *χὺδ-ην* « à verse, à profusion, confusément », peut-être formé sur un nom-racine **ǵ^húd-* de la racine élargie **ǵ^hew-d-* « verser, déverser » (cf. lat. *fundō*, got. *gintan*), ou bien – de façon plus spéculative – sur un ancien thème acrostatique en dentale PIE **ǵ^hów-t-* [c.] « matériau déversé, remblai » polarisé au degré zéro en hittite (cf. Hitt. *kutt-* [c.] « mur ») selon Rieken (1999 : 137). On sait que de telles formations athématiques étaient sujettes à produire des allomorphes en sonore (cf. Gr. *δεκάδ-* [f.] « dix ; groupe de dix » << PIE **dék-m₆-t-*), sans doute à causes des « désinences-*pada* » [skr. *-bhīh*, *-bhyah* etc.] (cf. PIE **-b^hi(s)* [instr. pl.] > Gr. *-φτ* and *-φτς*).

⁹ Segmenter **ēnalad=k(u) =n(u)* (neutre d'un adjectif lyd. **ēnala-* « ancien », cf. hitt. *annalla-* [adj.] « ancien »), et admettre une tmèse pour lyd. **fa=tamv* « j'ai restauré » (< PA [virtuel] **apó=dem-on* « j'ai rebâti »).

(2014 : 259-260) ne prend point partie, notant le suffixe sous la forme $*-ib_x$. L'argument — souventes fois évoqué — du gén. sg. tokh. $^{AB}-i$ des noms de parenté, qui ne peut guère refléter que $-ib_1$ ($*-ib_2$ donnerait tokh. com. $*-ya \#$, tokh. B $-ya \#$), se laisse aussi bien ramener à une ancienne finale de datif (tokh. B $pācri$ < PIE $*ph_2tr-éy$) selon Pinault (2014 : 276). La finale $-e$ (< PIE $*-os$) du tokh. B $lānte$ [gén. sg.] « du roi » oscille entre deux flexions : bien que le « roi » ne soit point un terme de parenté, il y a eu intégration secondaire dans ce micro-système, produisant tokh. B $lānti$ [gén. sg.] « du roi ».

Ce morphème d'appartenance PIE $*-ib_2$ non alternant est à distinguer du morphème $*-ib_2$ marquant la possession, et qui relevait de la flexion protérokinétique, selon un type alternant : c'est le véd. $devī$ [f.] « déesse » (nom. sg. $devī$, acc. sg. $devīm$, gén. sg. $devyāḥ$), devenu oxyton d'après $vk-$. On notera que le type $devī$ est toujours féminin dans les langues postérieures à la scission ana-tolienne¹⁰. L'archétype en est PIE $*dēyw-ib_2$, $*dīw-yēb_2-s$ [PK]. À l'exception de l'indo-iranien, toutes les autres langues ont généralisé la flexion du type $devī$ [f.]. C'est ainsi que le nom de la « louve » est germ. com. $*wulf-g-i$, gén. sg. $*wulf-g-jō̃$ (v.-isl. $ylgr$, v.h.a. $wulpa$), avec délabialisation de l'ancienne labio-vélaire à cause du $*-y-$. Cette délabialisation est donc antérieure à la dissimilation qui s'observe dans le masculin $*wulfā̃$ (< pré-*proto-germ.* $*w_l p-o-$ < PIE $*w_l k^w-o-$). Il faut admettre que l'étymon germ. com. $*wulf-g-jō̃$ [gén. sg.] « de la louve » reflète pré-*proto-germ.* $*w_l k^w-yās$ – c'est-à-dire, en termes védiques, un croisement du type $vr̥kē-$ avec les désinences du type $devī$. D'autres langues procèdent par étouffement suffixal, ainsi le sl. com. $*volčī$ (r. $волчица$, slov. $volčica$ [f.] « louve »), qui a adjoint le suffixe bien connu $-ca$ à la base $*volčī-$ (< PIE $*w_l k^w-ib_2-$). Il faut ici mentionner le gr. $λύσσα$ [f.] « rage » qui reflète une forme à métathèse PIE $*luk^w-ib_2$ (< $*w_l k^w-ib_2$). Cette forme détient la clef de l'énigme.

Ainsi qu'il a déjà été signalé, ce morphème d'appartenance PIE $*-ib_2$ non alternant donne aussi bien le véd. $vr̥kē-$ [f.] « louve » que le véd. $rathī-$ [m.] « aurige, cocher ». Il en résulte que ce suffixe ne recèle rien de féminin en son principe : c'est seulement par effet de sens que $vr̥kē-$ désigne un être féminin (« the one of the wolf » – véd. $vr̥ka-$ [m.] « loup ») comme $rathī-$ [m.] est à comprendre « the one of the chariot » (véd. $rātha-$ [m.] « char »), fonction qui incombait toujours à un homme. Partant, le gr. $λύσσα$ [f.] « rage » est littéralement $*«$ la chose propre au loup $»$.

En toute rigueur, la métathèse de type PIE $*luk^w-ib_2$ (< $*w_l k^w-ib_2$) est régulière, car le groupe PIE $*-wR_2-$ passait à $*-Ru-$ quand il n'était point frappé par l'accent – ce qui est le cas du type de PIE $*w_l k^w-o-$ [c.] « loup » (cf. PIE $*k^w-t-ru-b^h_2s$ [instr. pl.] « quatre » < $*k^w-t-w_r_2-b^h_2s$). Attendu que seuls les héros boivent le lait des louves, les locuteurs voulant spécifier le genre naturel de la « louve » n'ont pas eu recours à une épithète de type « qui donne du lait » (sur qui voir § 2). Ils ont opté pour une stratégie concurrente, qui consistait à indexer le genre de l'animal femelle sur son appartenance au mâle, soit « celle du loup, la compagne du loup ». Reste à expliquer pourquoi védique, slave et germanique ont restauré l'effet de la métathèse.

Il existe un morphème de génitif « italo-celtique » en $*-ī$ (< PIE $*-ib_x$), bien attesté en vieil-irlandais : v.-irl. $fīr$ [gén. m. sg.] « de l'homme » (< celt. com. $*wīrī$), qui s'oppose au nominatif v.-irl. $fēr$ « homme » (< celt. com. $*wīros$). C'est le type du lat. uir , $uirī$ [m.] « homme » (< it. com. $*wīros$, $*wīrī$). Ce développement isolé n'implique pas une inflexion cladistique, car il y a trace en latin archaïque du vieux génitif thématique it. com. $*-osyo$ dans le fameux lapis Satricanus, daté du VI^e s. avant notre ère, et qui porte Popliosio Valesiosio « Publīi Valerīi » (Meiser 1998 : 4). En regard du

¹⁰ La famille anatolienne est réputée s'être séparée en premier du continuum de dialectes formant le PIE.

représente l'avatar phonétique d'un prototype **luk^w-éy-h₂* (le morphème **-h₂* est ici un morphème de *collectif*) avec l'effet de ladite loi de Szemerényi¹⁴ selon Oettinger (2016 : 238), qui glose cet étymon virtuel par « *Wolfsrudel* » (« meute de loups »). Sur le thème faible **luk^w-í-*, on formait un allatif / apudessif **luk^w-í-h₂* « auprès de la gent lupine ». D'un point de vue typologique, on sait que le lat. vulg. *ad* [allatif] « vers » (évinçant *apud* « auprès »), finit par exprimer sporadiquement la possession dans les langues romanes : ainsi dans le tour français : *c'est à moi* (familier *la voiture à mon père*). Par là, on saisit le lien qui mène au cas dit « pertinentif » (une formation thématique primaire PIE ***n^lk^w-eb₂* signifierait ici de façon plus con-crète ***« vers le loup, en direction du loup »*).

Fait notable, le hitt. *nak^kkí-* [adj.] « lourd, de poids, important, difficile, puissant » n'est pas un féminin, ni même un substantif, mais un adjectif *sui generis*, caractérisé par la longueur aberrante du *-í*¹⁵, son oxytonèse, et son absence d'*Ablaut -i- / -a-* (Melchert 2014 : 259-260). Il faudrait admettre ici un dérivé formé avec le suffixe de véd. *vr^kkí-* selon Widmer (2005)¹⁶, qui reconstruit hitt. *nak^kkí-* [adj.] « lourd » < **« de poids, appartenant au fardeau »*¹⁷. Notons que le fr. *de poids* est fonctionnellement un adjectif signifiant « lourd, imposant, important ». Il faut partir de PIE **h₁no^k-o-* [c.] « chargement, fardeau », doté d'un collectif PIE **h₁no^k-éy-* [HK] « ensemble de choses lourdes, lour-deur, poids », base d'un pertinentif PIE **h₁no^k-íh₂* « appartenant à la lourdeur, de poids ». À l'instar du type de véd. *vr^kkíh*, acc. sg. *vr^kkíyam*, il y a eu dérivation décasuative en anatolien, avec adjonction de désinences (ainsi hitt. *nak^kkís*, acc. sg. c. *nak^kkín*). Le lat. *argentum*, *-í* [nt.] « argent » et son adjectif de matière *argenteus* « en argent » est un double reflet du système. Il faut admettre un adjectif substantivé PIE **h₂rg^h-nt-ó-* [nt.] **« minerai d'argent »* avec ellipse du terme pour « minerai » (PIE **h₁áes-* [nt.]). Le dérivé HK **h₂rg^h-nt-é(y)* [c. HK] « argent » (pris comme matière), source du « pertinentif » PIE **h₂rg^h-nt-í-h₂* (lat. *argenti* [gén. sg.]) est aussi la base d'un décasuatif (1) **h₂rg^h-nt-éy-o-* [adj.] « en argent » (cf. lat. *argenteus*) et d'un décasuatif (2) *h₂rg^h-nt-éy-no-* (v.-pers. **/r^odat-ayna-* / « en argent »). Le nom de l'*or* (lat. *aurum*, *-í* [nt.]) reflète également un adjectif PIE **h₂ews-ó-* « brillant » (*vr^oddhi* secondaire sur base de nom-racine, relevant du type *λευκός*), accordé au neutre **h₁áyes-* « minerai », d'où **h₂ews-ó-* [nt.] « minerai d'or », source d'un collectif / abstrait **h₂ews-é(y)* [c.] « or » (pris comme matière), qui se prolonge également dans le lat. *aurí* (< PIE **h₂ews-í-h₂*) et son adjectif de matière *aureus* « en or » (< **h₂ews-éy-o-*).

¹⁴ Cette loi porte sur le traitement des finales absolues en PIE : ainsi PIE **-VR-H # > *-VRR # > *-V:R # > -V:(R) #*.

¹⁵ En témoignage la *scriptio plena* : nom.sg.c. *na-ak^k-ki-i-is* (MH/NS), nom.-acc. sg. nt. *na-ak^k-ki-i* (MH/MS), nom. pl. c. *na-ak^k-ki-i-e-es* (MH/NS), nom.-acc. pl. nt. *na-ak^k-ki-i*, dat.-loc. pl. *na-ak^k-ki-i-ya-as* (Kloekhorst 2008 : 593).

¹⁶ Récemment, Kimball (2016) a proposé une dérivation du même type pour rendre compte du hitt. *dapi-* [adj.] « tout, chaque, chacun » dont la flexion est superposable à celle de *nak^kkí-*.

¹⁷ Il n'est – en revanche – guère attractif de poser ici un ancien instrumental « associatif » sur abstrait **-i-h₁*. Ce type ne saurait aboutir à un « pertinentif » ni à un génitif. L'instrumental appositionnel sur abstrait est bien connu : sur la *Derivationskette* PIE **h₁rowd^h-ó-* [adj.] « rouge » → **h₁rowd^h-í-* [c.] « rougeur, couleur rouge », on forme une construction à l'instrumental (sans copule) **h₁rowd^h-í-h₁* [instr.] « pourvu de rougeur ». C'est là l'origine de la formation *cvi* étudiée par SCHINDLER (1980) et BALLE (2000), « être tel » / « faire devenir tel ». Elle se forme au moyen d'un verbe support (ainsi véd. *√bhū-* « être » vs. *√kr-* « faire (devenir) »). Par exemple, skr. class. *alpa-* [adj.] « petit » → *alpī bhū-* « devenir petit, s'amenuiser » vs. *alpī kr-* « faire devenir petit, amoindrir ».

4. La reine, la maîtresse et la possession

Ainsi qu'il a été mentionné *supra* (§ 3), il existe un morphème possessif alternant **-ih₂* de flexion protérokinétique : c'est le type de PIE **d_éym-ih₂*, **d_{iv}-yéh₂-s* (véd. *devī* [f.] « déesse »). Ce suffixe possessif a fourni à l'expression du nom de la « reine », prise en tant que compagne du roi. Le nom du « roi » est un nom-racine (PIE **h₃r_éǵ-* [c.] « roi »), qui — fait notable — n'est pas senti comme féminin, au contraire de la plupart des noms-racines. La racine sous-jacente est ici PIE **h₃r_éǵ-* « s'étendre en droite ligne ». Le « roi » n'est pas un *régisseur* : c'est un idéal de *rectitude*, par son attitude *correcte* envers les dieux, avec lesquels il instaure la *pax deum*. Le nom-racine devait être un ancien abstrait (« rectitude »), pris comme désignation de la figure royale de première fonction, celle d'un roi-tabou chargé devant toute chose de ne point enfreindre le sacré : ce n'est pas encore un roi belliqueux de deuxième fonction. — Sur ce thème **h₃r_éǵ-*, on formait un nom d'action acrostatique **h₃r_éǵ-ǝ* [nt.] « royauté ; statut de roi ; dignité royale », dont le thème d'oblique était hété-roclitique : le dérivé possessif **h₃r_éǵ-n-ih₂* [c.] « qui possède la dignité royale » a permis d'exprimer la fonction sociale de « reine » (prise en tant que parèdre du roi, pas en tant que « reine » dotée de pouvoir). C'est encore le sens du véd. *rājñī* [f.] « épouse du roi » (l'accent radical emprunte ici au composé véd. *sam-rājñī* « souveraine », lui-même formé d'après *sam-rāj-* [m.] « suzerain »). De façon intéressante, le védique a déduit du féminin un dérivé inverse masculinatif¹⁸ *rāj-an-* [m.] « roi ». L'étymon PIE **h₃r_éǵ-n-ih₂* [c.] se retrouve à l'autre extrémité du domaine, dans le celt. com. **rīgani* [f.] « reine » (reflété par v.-irl. *rīgain* et gaul. *rigani* [dat. sg.] < celt. com. **rīg-an-yāi* < PIE **-ŋn-éh₂-ey*) et dans le lat. *rēgīna* [f.] « reine » (dissimilation de **rēgnīna*).

Dès l'édification de la langue commune, ce terme institutionnel **h₃r_éǵ-n-ih₂* a influencé par son type le nom de la « maîtresse », soit PIE **pót-n-ih₂* « maîtresse » (gr. *πότνια*), qui est la réfection d'un plus ancien paradigme sans nasale adventice **pot-ih₂*, **pot-eh₂-* reflété par le tokh. B *°petso* (Pinault 2016 : 342-343). Le terme de base est ici PIE **pót-is* [c.] « maître », qui ne représente pas un ancien lexème à proprement parler. Il faut sans doute partir d'une chaîne clitique : PIE **ís=pót* « ipse » (avec la particule d'ipséité PIE **=pót*, d'où lit. *=pat*)¹⁹. On peut songer à un contexte pragmatique du type de lat. *ipse dixit* (Cic. *Nat.* 1, 10) « il l'a dit en personne » (« le maître [scil. Pythagore] l'a dit »). Le passage au statut de lexème de plein droit suppose ici une sorte de délocutif / « quotatif ». En latin, il existe des formes vulgaires de type *isse* [m.] « maître » (= lat. stand. *ipse*) et *issa* « maîtresse » (= lat. stand. *ipsa*), qui empruntent au parler plébéen, ainsi que des formes étoffées *ipsimus* et *ipsima* conservées dans le *Satiricon*²⁰. En regard de PIE **ís=pót* « ipse ; maître », on pouvait former un juxtaposé incluant le vieux génitif **dém-s* de PIE **dóm-* [c.] « maison, maison-née ». Mécaniquement, le tour aboutissait à **dém-s=pót=ís* « *pater familiās* » (avec remontée de la particule d'ipséité du fait de ladite loi de Wackernagel), car PIE ***dém-s=ís=pót* est exclu. C'est par cassure de **dém-s=pót=ís* qu'on a tôt extrait un dérivé inverse **póti-s*, acc. sg. **póti-m* [c.] « maître ».

¹⁸ Un dérivé *masculinatif* est un dérivé inverse masculin fondé sur le féminin : cf. lat. *sponsus* [m.] « époux » sur *sponsa* [f.] « épouse » (litt. **« promise »*, cf. *spondeō* « promettre »).

¹⁹ L'anaphorique PIE **i-* « celui-ci » (nom. **is*, acc. **im*) est reflété par got. *is*, v.-lat. *im* « eum » ; chypr. ἴν· αὐτῆ, αὐτῆν, αὐτόν (Hésychius).

²⁰ Petr. 75, 11, *Tamen ad delicias ipsimi annos quattuordecim sui. Nec turpe est, quod dominus iubet. Ego tamen et ipsima satis faciebam.* « Pourtant j'ai été pendant quatorze années le chérubin de mon patron (*ipsimi*). Il n'y a pas de honte à faire ce que le maître commande. Et entre temps je contentais aussi la patronne (*ipsima*). » (Trad. Ernout, CUF, 1923).

5. La gestation et le transport

En indo-européen III (pris comme l'ancêtre immédiat du grec et de l'indo-iranien)²¹, il est loisible de reconstruire un participe présent actif de type **b^hér-ont-* [m.] « portant » (véd. *bhárant-*, gr. *φέρωντ-*) qui s'oppose à un féminin **b^hér-nt-ib₂* « portant », reflété par le véd. *bhárantī*, réaligné parfois en *bharantī* en sanskrit classique, à l'instar d'ion.-att. *φέρουσα*, dor. *φέρουσα* (à Théra), *-οισα* (à Cyrène), qui supposent gr. com. **φέρ-οντ-γα*, d'après le mas-culin. La même réfection s'entrevoit pour le tokh. B *premtsa* [adj.] « enceinte », qui est lexicalisé, et reflète tokh. com. **pär-ántsa* issu de Post-IE **b^hér-ont-ib₂* « qui porte (un enfant) ». Le v.-irl. *birit* [f.] « truie » reflète ici un celt. com. **berantī* [f.] (< PIE **b^hér-nt-ib₂* « pleine, enceinte »). Les langues anatoliennes n'offrent aucune trace indubitable de cette innovation²².

Selon moi, les deux formations des langues classiques reflètent une *confluence* plutôt qu'un *système*. Sur la grande racine PIE **b^her-* « porter » (un enfant, cf. angl. *to bear a child*), on formait un abstrait PIE **b^hér-on-* [c.] « gestation », dont le thème d'oblique / locatif **b^hér-en-* « en gestation » pro-duisait un dérivé caractérisant PIE **b^hér-nt-t-* « caractérisée par la gestation », qui aurait été ensuite étoffé au moyen du morphème possessif **-ib₂*²³, ce qui produisait le type **b^hér-nt-ib₂* « qui possède la gestation ; enceinte ; pleine (d'une truie) ; truie ». Ce dérivé a été *grammaticalisé* en participe présent actif (« celle qui porte »). — À rebours, sur le nom-racine **b^hór-* [c.] « chargement, fardeau », on formait un oxyton PIE **b^her-ó-* [adj.] « qui porte, de bât », pourvu secondairement d'un pluriel caractérisant **b^her-ó-nt-es* « les porteurs, les [animaux] de bât », ce qui rappelle le lien dérivationnel unissant PIE **ǵerb₂-ó-* [adj.] « racorni, desséché, vieux » (arm. *cer* « vieux »), doté lui aussi d'un plu-riel caractérisant **ǵerb₂-ó-nt-es* « les vieillards » (pris comme *catégorie*), directement reflété par le gr. *γέρωντ-* [m.] « vieillard » qui a reçu un accent radical comme s'il s'agissait d'un participe présent. Le type de **b^her-ó-nt-es* a lui aussi reçu un accent radical : **b^hér-o-nt-es* (gr. *φέρωντες*), par confluence avec le présent radical thématique **b^hér-e/o-* (gr. *φέρω*, lat. *ferō* « porter »). Il y a un

²¹ L'indo-européen reconstituable sur la foi de ces riches langues flexionnelles, qui ont effacé le caractère quelque peu défectif de la flexion de l'indo-européen II tel qu'on le surprend encore dans les langues anatoliennes.

²² Discussion chez Melchert (2014 : 260, n. 6), selon lequel certains cas de mutation en *-i-* en louvite pourraient refléter le suffixe alternant PIE **-ib₂*, **-yéb₂* (du type *devi*), soit proto-louv. **-ntī*, acc. sg. **-ntin*, gén. sg. **-ntsās* (< PIE **-nt-ib₂*, **-nt-ib₂-m* # V [via **-ntīm* avec la loi de STANG]), oblique **-nt-yéb₂-s*), qui aurait été nivelé en louv. nom. *-ntīs*, acc. *-ntīn*, abl. *-ntatī*, etc. Mais – comme le concède l'auteur – la chose ne se laisse point démontrer.

²³ Le suffixe possessif servait notamment à former des dérivés du type de PIE **mél-it-ib₂*, **ml-it-yéh₂-s* [c.] « the one possessing honey », qui est à l'origine du gr. *μέλισσα* [f.] « abeille ». On doit encore citer l'hom. *ἄγνια* [f.] « rue, route » qui est en propre « la conduisante, celle qui conduit » (< PIE **h₂éǵ-us-ib₂*), glosé par « provided with leading » (Pinault 2014 : 296). Au départ, ces dérivés n'étaient point sentis comme des féminins naturels, pas même de façon métaphorique. Ce n'est que par réinterprétation des thèmes PIE **h₃rég-n-ib₂* [c.] « femme du roi », **pót-n-ib₂* [c.] « maîtresse » et **b^hér-nt-ib₂* « enceinte ; pleine, gravide » que tous les autres noms en **-ib₂* ont été mécaniquement affecté d'un genre féminin, par servitude grammaticale. Dans une strate encore plus récente, les dérivés en **-ib₂* ont servi à marquer le féminin des adjectifs, par contraste avec le masculin, qui était formé sur un autre thème : par dérivation interne, sur PIE **píh_s-w-r̥* [nt.] « graisse », on formait **píh_s-w-on-* [adj.] « gras », assorti d'un féminin **píh_s-wer-ib₂*. De même, le tokh. B *arkwāñña*, tokh. A *arkim* « blanche » [adj. f.], issu de tokh. com. **arkwāñña* (< PIE **h₂érǵ-u-n-ib₂*), faisant une équation avec le véd. *árjunī-* [adj. f.] « brillante », s'oppose au masculin tokh. B *arkwi-*, A *arki-* [adj.] « blanc » selon Kim (2014 : 123). Il y a eu ainsi supplétisme entre PIE **h₂érǵ-i-* (hitt. *harki-*) et **h₂érǵ-w-r̥* [nt.] « blancheur » qui donnait **h₂erǵ-u-r-ó-* [m.] et **h₂érǵ-u-n-ib₂* [f.].

troisième candidat : sur $*g^w i h_3 - w ó -$ [adj.] « vivant », on formait un pluriel caractérisant $*g^w i h_3 - w ó - n t - e s$ « les vivants, le monde vivant » (pris comme *catégorie*), qui a été réanalysé comme un (pseudo)participe présent, désormais d'accentuation radicale : PIE $*g^w i h_3 - w o n t - e s$ (cf. véd. *jívantaḥ* [nom. m. pl.], *jívataḥ* [acc. m. pl.], lequel forme une équation parfaite avec le lat. *uiventēs* [acc. m. pl.] < it. com. $*g^w i w - o n t - o n s$ < PIE $*g^w i h_3 - w - n_2 - t - n_2 s$).

6. Le nom de la femme

Une ultime cause de la réanalyse d'un morphème épïcène (voire neutre) en féminin est le nom même de la « femme » (PIE $*g^w é n - h_2$, $*g^w n - é h_2 - s$). Quelle qu'en soit l'étymologie, qui nous échappe à ce jour, c'est à peu près sûrement un ancien abstrait arbitrairement concrétisé en animé sans recours à la dérivation interne ou suffixale. Sur un thème de collectif $*g^w n - é h_2$, « ensemble des femmes » (prises comme *catégorie*), on formait un pluriel comptable « discret » $*g^w n - é h_2 - i - k - e s$ (cf. gr. *γυναῖκες* [nom. f. pl.] « femmes »)²⁴. Cela doit impliquer que le lexème de base était ici un inanimé (« féminité » *uel sim.*), possiblement de genre neutre²⁵, ainsi que l'ont proposé successivement Nussbaum (1986 : 17, 108 et 131-132) et Pinault (2011 : 138, 145 et 167).

7. Pourquoi le féminin ? Réflexion sur le « troisième genre »²⁶

Par cette étude, on a cru pouvoir démontrer que le morphème de collectif $*-e h_2$ / $*-h_2$ n'est pas à l'origine du féminin en $*-e h_2$ morphologiquement marqué dans celles des langues qui sont postérieures à la scission anatolienne. Ces thèmes n'intéressent pas à la genèse du féminin. De même, les abstraits animés en $*-e h_2$ préexistent à l'expression du féminin²⁷. De fait, les langues anatoliennes, environnées de parlars substratiques (hatti, hourrite) qui méconnaissaient tous le féminin *morphologique*, n'ont guère éprouvé le besoin d'en innover l'expression.

²⁴ J'ai déjà proposé (Garnier 2016 : 317) que le lat. *fac-ēs* [f. pl. tant.] « lie, dépôt » reflète PIE $*d^h b_1 - é h_2 - i - k - e s$ « particules formant dépôt ». C'est le pluriel comptable d'un ancien collectif $*d^h b_1 - é h_2$ [nt. HK] « dépôt ». C'est là – à ma connaissance – le seul autre exemple de cette *Derivationskette*.

²⁵ Ce schème rare pourrait être identifié, en second membre de composé, dans le véd. *ūrma-vábbhi-* [m.] « araignée » (ŚBr.), apparenté au gr. *ὄρη* f. « tissu » et « toile d'araignée ». Ce ne serait pas un thème en $*-i-$, mais un ancien paradigme alternant : véd. $*vábhi$, $*ubhás$ [f.] < PIE $*wé b^h - h_2$, $*u b^h - é h_2 - s$ [PK] « action de tisser », concrétisé au sens de « toile d'araignée ». Kümmel (2018) a récemment proposé que la laryngale $*h_2$ avait opéré un dévoisement des anciennes sonores aspirées en iranien, produisant des allomorphes ir. com. $*-χ-$ (< i.-ir. $*-g^h . H-$), $*-θ-$ (< i.-ir. $*-d^h . H-$) et $*-f-$ (< i.-ir. $*-b^h . H-$). On peut expliquer av. *vafuš-* [nt.] « parole divine versifiée et composée, hymne » par un dérivé $*wé b^h - h_2 - u-$ [adj. PK] « tissé », dont le neutre substantivé $*wé b^h - h_2 - u-$ « chose tissée, texte » aurait été étoffé de façon inorganique en PIE $*wé b^h - h_2 - u s - n.$ > i.-ir. $*wáb^h - H - u s -$ > pré-ir. $*wáp^h - H - u s -$ > av. *vafuš-* [nt.] (Y 48, 9 « hymne, révélation »).

²⁶ Pour l'émergence du féminin dans les langues « post-anatoliennes », voir Matasović (2004).

²⁷ Pour l'existence en anatolien de thèmes PIE en $*-e h_2$ de genre animé, voir Sasseville (2018), qui en a confirmé l'existence en louvite comme en lycien, ce qui s'accorde avec les vues de Melchert (1994 : 348-349) et celles de Gérard (2005 : 46) sur le lydien, avec les doublets lyd. $-ēv$ (< anat. com. $*-ón$ [acc. sgl.] < $*-ó-m$) vs. lyd. $-āv$ (< anat. com. $*-án$ [acc. sgl.] < $*-é h_2 - m$) ; dat.loc.gén. pl. $-ēv$ (< anat. com. $*-ón$ < $*-ó.om$) vs. $-āv$ (< anat. com. $*-áx-on$ < $*-é h_2 - om$).

8. Conclusion

Il est loisible de se demander si l'innovation cladistique²⁸ majeure de l'expression du féminin dans les langues post-anatoliennes ne repose pas sur une influence aréale des langues de l'est de la vieille Europe (dont nous ne savons rien). Ce mouvement n'était sans doute point naturel, ni même nécessaire : c'est presque par hasard que l'allatif **-eb₂*, ajouté au nom de la « Terre », a été perçu comme féminin, parce que l'entité était – métaphoriquement – perçue comme un élément féminin (§ 2) ; de même, la désignation de la « louve » a fini par progressivement faire assimiler à l'expression du genre naturel les anciens dérivés d'appartenance en **-ib₂* (cf. § 3), et ainsi le nom de la « reine », de « la déesse » et de la « maîtresse », présentant un autre suffixe homophone **-ib₂* marquant la possession (§ 4). C'est encore ce même suffixe qui a conduit à la réanalyse d'un dérivé animé comme **b^hér-nt-ib₂* « pleine, enceinte » (§ 5) comme participe présent féminin (« celle qui porte »). Le nom-même de la « femme » (§ 6) était un ancien neutre !

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALLES, I. (2006), *Die altindische Cvi-Konstruktion. Form, Funktion, Ursprung*, Münchner Forschungen zur historischen Sprachwissenschaft (MFhS), Bd 4, Bremen, Hempen Verlag.
- GARNIER, R. (2016), *La dérivation inverse en latin*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, Bereich Sprachwissenschaft, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 157.
- (2017), « Sur l'Étymologie du latin *uirgō* 'vierge' », *Scripta Selecta. Études d'étymologies indo-européennes*, Paris, Les Cent Chemins, 211-222.
- GÉRARD, R. (2005), *Phonétique et morphologie de la langue lydienne*, Bibliothèque des cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain (BCILL 114), Louvain-La-Neuve, Peeters.
- HAWKINS, J. D. (2000), *Corpus of Hieroglyphic Luwian Inscriptions. Vol. I. Inscriptions of the Iron Age*, Berlin • New York, Walter de Gruyter.
- KIM, R. I. (2014), « A Tale of Two Suffixes: **-b₂-*, **-ib₂-*, and the Evolution of Feminine Gender in Indo-European », *Studies on the Collective and Feminine in Indo-European from a Diachronic and Typological Perspective*, edited by Sergio Neri and Roland Schuhmann, Leiden • Boston, Brill, 115-136.
- KIMBALL, S. (2016), « Hittite *dapi-* 'all, whole, each' », *Sahasram ati Srajas, Indo-Iranian and Indo-European Studies in Honor of Stephanie W. Jamison*, edited by Dieter Gunkel, Joshua T. Katz, Brent Vine, Michael Weiss. Ann Arbor & New York, Beech Stave Press 159-169.
- KLOEKHORST, A. (2008), *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series, edited by Alexander Lubotsky, Vol. 5. Leiden • Boston, Brill.
- KÜMMEL, M. (2018), « The Survival of Laryngeals in Iranian », *Farnab Indo-Iranian and Indo-European Studies in Honor of Sasha Lubotsky*, Ann Arbor-New York, Beech Stave Press, 162-172.

²⁸ La cladistique (du gr. κλάδος [m.] « branche ») est l'étude des ramifications des langues-filles, qu'on représente métaphoriquement comme les branches qui se séparent d'un arbre, le tout formant un arbre (ici le PIE).

- LW = GUSMANI, R. (1964), *Lydische Wörterbuch. Mit grammatischer Skizze und Inschriftensammlung*, Carl Winter, Universitätsverlag Winter.
- MATASOVIĆ, R. (2004), *Gender in Indo-European*, Carl Winter, Universitätsverlag Winter.
- MEILLET, A. (1931), « Essai de chronologie des langues indoeuropéennes. La théorie du féminin », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 32, 1-28.
- MELCHERT, C. H. (1994), *Anatolian Historical Phonology*, Leiden Studies in Indo-European, Vol. 3. Amsterdam • Atlanta, Rodopi.
- (2014), « PIE *-eb₂ as an individualizing suffix », *Studies on the Collective and Feminine in Indo-European from a Diachronic and Typological Perspective*, edited by Sergio Neri and Roland Schuhmann, Leiden • Boston, Brill, 257-271.
- (2016), « New Luvian Verb Etymologies », *Anatolica et Indogermanica. Studia linguistica in honorem Johannis Tischler septuagenarii dedicata*, edited by Henning Marquart, Silvio Reichmut and José Virgilio García Trabazo, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, Bereich Sprachwissenschaft, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 155, 203-212.
- MEISER, G. (1998), *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- NUSSBAUM, A. J. (1986), *Head and Horn in Indo-European*, Berlin • New York, de Gruyter.
- OETTINGER, N. (2016), « Luw. *arrazza-* und gr. ὄρχις ‘Hode’ (mit einer Bemerkung zu gr. ἔνδον) », *Anatolica et Indogermanica. Studia linguistica in honorem Johannis Tischler septuagenarii dedicata*, edited by Henning Marquart, Silvio Reichmut and José Virgilio García Trabazo, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, Bereich Sprachwissenschaft, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 155, 231-239.
- PINAULT, G.-J. (2011), « L’origine déictique du genre féminin en indo-européen », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 106/1, 129-182.
- (2014), « Distribution and Origins of the PIE Suffixes *-ib₂ », *Das Nomen im Indogermanischen. Morphologie, Substantiv versus Adjektiv, Kollektivum*, edited by Norbert Oettinger and Thomas Steer, Akten der Arbeits-tagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 14. bis 16. September 2011 in Erlangen, Wiesbaden, Reichert Verlag, 273-306.
- (2016), « Tracing the expression of mastery and power in IE languages », *Etymology and the European Lexicon*, Proceedings of the 14th Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, 17–22 September 2012, Copenhagen, edited by Bjarne Simmelkjær, Sandgaard Hansen, Benedicte Nielsen Whitehead, Thomas Olander and Birgit Anette Olsen, Wiesbaden, Reichert Verlag, 337-351.
- (2017), « Self-Representation through Kinship Terms », *Das Menschenbild bei den Indogermanen*, herausgegeben von Harald Bichlmeier und Andreas Opfermann. Studien zur historisch-vergleichenden Sprachwissenschaft herausgegeben von Harald Bichlmeier und Velizar Sadovski, Band 9, Hamburg, Baar, 81-111.
- RIEKEN, E. (1999), *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen*, Studien zu den Boğazköy-Texten 44, Wiesbaden, Harrasowitz.
- SASSEVILLE, D. (2014), « Luwian and Lycian Agent Nouns in *-é-leb₂ », *Die Sprache* 51/2, 105-124.
- (2018), « New evidence for the PIE common gender suffix *-eb₂ in Anatolian: Luwian -ašša- (c.) and Lycian B -asa-(c.) », *100 Jahre Entzifferung des Hethitischen. Morphosyntaktische Kategorien in Sprachgeschichte und Forschung*, herausgegeben von Elisabeth Rieken, unter Mitwirkung von Ulrich

- Geupel und Theresa Maria Roth, Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 21. bis 23. September 2015 in Marburg Wiesbaden, Reichert Verlag, 303-318.
- SCHINDLER, J. (1980), « Zur Herkunft der altindischen *cvī*-Bildungen », *Lautgeschichte und Etymologie*, Akten der VI. Fachtagung des Indogermanischen Gesellschaft, Wien, 24.-29. September 1978, Wiesbaden, 388-393.
- WIDMER, P. (2005), « Der altindische *vr̥kī*-Typus und hethitisch *nakkī*: der indogermanische Instrumental zwischen Syntax und Morphologie », *Die Sprache* 45, 190-208.
- YAKUBOVICH, I. (2006), « The free-Standing Genitive and Hypostatis in Hittite », *Journal of Near Eastern Studies* 65/1, 39-49.
- (2017), « An Agreement between the Sardians and the Mermnads in the Lydian Language », *Indogermanische Forschungen* 122, 165-193